*Ami du Clergé* du 15 décembre 1932

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Les fêtes de l'Eglise.** — VIII. La messe de minuit, 705. — IX La messe de l'aurore, 707. — X. La messe du jour, 709. — XI. S. Etienne premier martyr, 711.
**A l'école des Saints.** — V. S. Etienne : L'immolation dans la charité, 712.
**Panégyrique de sainte Geneviève.** — La Sainte française, 715
**Nos Religieux** (*fin*). — XV. Vaines tentatives de destruction : les moines éternels, 717.

## LES FÊTES DE L'ÉGLISE

### VIII

#### LA MESSE DE MINUIT

Allons maintenant à la messe de minuit. Nous avons passé pieusement la veillée de Noël, la bûche traditionnelle enfouie dans les cendres se rallumera à notre retour, symbole de notre foi ravivée par la Sainte Eucharistie. Laissons dormir les petits enfants qui s'extasieront à leur réveil sur la fraîche beauté du présent de l'Enfant Jésus qui les a visités pendant leur sommeil, et obéissons à l'appel de l'Eglise, à la voix des cloches. Déjà les Matines sont commencées. On chante : « *Christus natus est nobis.* Le Christ nous est né. » Nos yeux aperçoivent en effet l'Enfant Jésus dans sa crèche resplendissante de lumière, beau comme s'il était vivant, et notre pensée se reporte à Bethléem, où les fils de S. François célèbrent aussi l'office de Noël à la Grotte, à l'endroit, marqué par une inscription en lettres d'or, où Jésus est né.

La sainte crèche a-t-elle été conservée ? Oui, mais elle n'est plus à Bethléem. Elle a fui la Palestine au VIIe siècle, et on la voit maintenant dans la superbe église de Sainte-Marie Majeure, à Rome, où elle s'est réfugiée pour échapper aux païens, puis aux Musulmans. Que de prières ont été répandues devant cette pauvre mangeoire d'animaux, qui a reçu le Fils de Dieu venant au monde !

### I

Il faudrait suivre les Matines, les psaumes, les prophéties d'Isaïe qui nous annoncent « qu'un petit enfant nous est né, » qui sera appelé « l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix » ; les trois nocturnes qui se terminent par le *Te Deum*. On y trouve toute la substance, toute la suavité de la doctrine de Noël enseignée par les Pères, chantée dans les Répons sur des tons variés et triomphants. Puis c'est la messe de minuit, qui célèbre la naissance de Jésus selon la chair. « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière », a dit Isaïe. Le peuple en effet était dans la nuit de l'erreur, mais il attendait la lumière, la vérité. Ainsi hors de ce temple éclatant de lumière, constellé de cierges et de bougies, c'est la nuit profonde. Ceux du dehors sont dans les ténèbres, mais s'ils regardent, l'église leur apparaît semblable à un navire illuminé de splendeur qui avance tranquille sur une mer orageuse. Ce navire, c'est l'Eglise catholique, qui offre aux âmes la sécurité et la paix, qui leur apprend et leurs sublimes destinées et les périls qu'elles courent à rester dans l'ignorance et dans la nuit qui n'est pas innocente. Qu'elles entrent et Jésus les conduira sans secousses et sans danger au port de l'éternité. Mais pour ceux qui aiment la nuit et le mal, Jésus, c'est l'ennemi.

Cependant qui est-il, ce Jésus tant aimé et tant redouté ? L'Introït va nous le dire. C'est Dieu le Père qui parle ainsi à son Fils : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui. »

*Aujourd'hui*, c'est-à-dire de toute éternité, car, pour Dieu, l'éternité n'est qu'un jour, qui n'a ni matin ni soir. Il a existé avant le soleil, qui marque le matin et le soir. Or ce Fils éternel, revêtu de gloire, de puissance et de bonté comme le Père, éternel comme lui, a fait son entrée dans le temps à Bethléem, le jour de Noël, et nous célébrons ce doux anniversaire. Toutes les âmes pures, tous ceux qui aiment Dieu accourent à lui, s'empressent autour de la crèche, pour l'adorer et pour lui demander d'accroître encore leur pureté, leur sainteté et leur amour. Mais les autres entrent en fureur, la fureur de la haine, et, comme Hérode, ils cherchent à perdre le divin Enfant, à empêcher son action de vertu, de force et de douceur sur le monde. Depuis cette nuit de Bethléem la terre entend deux sortes de cris : cris d'amour et de dévouement, acclamations enthousiastes d'adoration, de reconnaissance et de sacrifices librement, joyeusement consentis et recherchés ; cris de colère, protestations des passions qui rejettent tout frein et tout joug ; cris de rage lorsque la liberté du mal est contrariée ou menacée. C'est à ces méchants que s'adresse la voix de Dieu, grondante et dédaigneuse :

« Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains projets ? *Quare fremuerunt gentes ?* .. »

L'Eglise chante : « Seigneur, ayez pitié. *Kyrie eleison.* » Est-ce que la créature peut prévaloir contre Dieu ? Est-ce que leurs projets méchants peuvent l'atteindre au ciel ? Est-ce que l'Eternel ne demeure pas le Maître tout puissant qui, sans effort et sans combat, triomphera de ses ennemis ? « Seigneur, ayez pitié d'eux ! Eclairez-les ! Changez leurs cœurs remplis de haine et de perversité ! »

Puis s'élève le chant du *Gloria in excelsis*, qui a été composé en cette nuit même de Noël par les anges : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Gloire au Fils de Dieu qui nous apporte

la paix, cet immense bienfait. Gloire à ce petit enfant qui seul est le Saint, le Seigneur, le Très-Haut !

La Collecte demande à Dieu, « qui a illuminé cette nuit très sainte des splendeurs de Celui qui est la vraie lumière, » de nous faire jouir au ciel des joies de la lumière. C'est en effet la lumière de l'Evangile qui nous conduit à l'éternelle félicité.

S. Paul, dans l'Epître, nous expose les leçons de l'apparition du Sauveur, dans les grâces de l'enfance et la beauté de ses enseignements : il nous apprend, *erudiens nos*, d'abord « à renoncer à l'impiété et aux desirs du siècle. » L'impiété ! Comment ne pas aimer Dieu qui nous donne des preuves si touchantes de son amour ? Comment nous attacher aux choses de la terre, quand l'Enfant-Dieu veut naître dans un tel dénuement ? Ensuite « à vivre dans la tempérance, la justice et la piété, en attendant la bienheureuse espérance du ciel et l'avènement glorieux du grand Dieu notre Sauveur Jésus Christ. »

Jésus est venu, il est là, il se livre pour nous, afin de nous racheter, de nous purifier, de faire de nous un peuple agréable à ses yeux, appliqué aux bonnes œuvres. S. Paul mande ces vérités à son cher disciple Tite, et il conclut : « Voilà ce qu'il faut dire aux chrétiens. »

Et l'Eglise insiste au Graduel sur la grandeur de l'Enfant Jésus. Il naît aujourd'hui dans la pauvreté, mais c'est le Fils de Dieu, « engendré avant l'étoile du matin, » le Maître du monde qui foulera aux pieds ceux qui se declareront ses ennemis.

## II

L'Evangile nous raconte avec d'amples détails la naissance de Jésus à Bethléem.

César Auguste a publié un edit pour faire le dénombrement de toute la terre. Le premier dénombrement est fait par Quirinus, gouverneur de la Syrie. Il y en eut un second dix ans plus tard, fait par le même personnage consulaire Qu'était ce dénombrement qui demanda des années ? — « C'était, dit Tacite, le tableau de la puissance publique ; on y énumérait le nombre des citoyens et alliés en armes, des flottes et des royaumes, des provinces et des peuples tributaires, des recettes et des dépenses [1]. » Les Juifs, fiers de leurs origines, se rattachaient avec soin à leur famille, à leur tribu, c'est pourquoi Joseph vint faire sa déclaration à Bethléem, le pays de ses pères et le sien. Il habitait alors Nazareth, où Marie possédait peut-être quelques biens qui lui venaient de ses parents. C'était un artisan qui, comme sa sainte Epouse, travaillait pour vivre, bien que tous deux descendissent de l'illustre famille de David. Il vint se faire enregistrer avec Marie. « Or il arriva que, pendant qu'ils étaient là, arriva le terme où elle devait enfanter. Et elle enfanta son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, car il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Quelle sobriété dans ce récit, mais comme il est plein de choses ! « Il n'y avait point de place pour eux ! » S. Luc constate seulement le fait sans porter de jugement, sans laisser deviner la moindre plainte dans la bouche de S. Joseph, dans le cœur de Marie. On voit seulement qu'elle a tout prévu : elle s'est munie de langes en partant de Nazareth. C'est son fils premier-né, et unique. Comme elle souffre de le voir exposé au froid de l'hiver et de la nuit, lui qui a fait les éléments le froid et le chaud, le jour et la nuit, lui le créateur du ciel et de la terre ! Dans leur simplicité, ces paroles font naître en nous tout un monde de pensées, d'adoration, d'étonnement et de reconnaissance. Ils sont seuls. Personne pour recevoir et reconnaître le Fils de Dieu qui se fait petit enfant.

C'était une nuit froide et claire. Des bergers gardaient leurs troupeaux. Ils se relayaient dans la plaine, près du champ de Booz, pour veiller. Tout à coup un ange se présente devant eux, sans doute S. Gabriel. Il convenait en effet que l'Ange de l'Annonciation fût aussi l'Ange de Noël. Les bergers aperçoivent une forme lumineuse, surnaturelle, et ils sont saisis d'une grande crainte. Mais l'ange ne vient pas pour les effrayer ; il leur fait une faveur qu'il n'accordera à aucun des princes du monde C'est à eux qu'il apparaît parce qu'ils sont innocents, simples et droits, parce que leurs âmes sont agréables à Dieu. C'est à eux seuls qu'il annoncera le mystère des siècles, la naissance du Fils de Dieu, qui retient l'attention adoratrice du ciel entier. Les anges dans les cieux, les bergers sur la terre, sont seuls admis à voir, à connaître le divin Enfant.

Et l'ange leur dit : « Ne craignez point. Je vous annonce une grande joie pour vous, pour tout votre peuple. Aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Les bergers, ravis, écoutent, sans comprendre d'abord ; mais la grâce de Dieu ouvre les yeux de leurs âmes Non, ils ne sont pas le jouet d'un songe ; c'est au contraire une adorable réalité. Ils regardent, l'ange n'est plus seul ; ils aperçoivent toute une armée céleste, ils entendent des milliers d'anges qui louent le Seigneur et qui chantent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Leurs voix harmonieuses peu à peu se font lointaines et s'éteignent, et les humbles bergers, inondés d'un bonheur tout céleste, prient, remercient, se confondent en actions de grâces.

Après ce suave et magnifique Evangile, l'Eglise chante le *Credo* et à ces paroles : « Et il a pris une chair par l'Esprit-Saint dans la Vierge Marie, et il s'est fait homme, » tous se prosternent et adorent. Ayons dans l'âme les mêmes sentiments qui animaient les bergers. Jésus, le Prince de la paix, a

[1] *Annales*, I. 11.

apporté la « paix aux hommes de bonne volonté. » Ces paroles, dit Bossuet, « signifient la bonne volonté de Dieu pour nous et nous marquent que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu. » Dieu nous aime tous d'un amour infini, mais il sollicite aussi notre volonté à se tourner vers lui. Alors il récompense notre bonne volonté par le bienfait inestimable de la paix de l'âme.

« Que les cieux se réjouissent, chante l'Offertoire, que la terre soit dans la joie, car le Seigneur est venu ! »

Qu'il vienne aussi dans nos cœurs et nous procure les joies les plus douces que nous puissions goûter en ce monde : les joies de l'Eucharistie. Dans les Laudes, nous repasserons les plus heureuses circonstances du récit de Noël, les paroles et les chants des anges, nous emporterons des provisions de piété et de force qui feront de nous de vaillants chrétiens.

---

## IX

### LA MESSE DE L'AURORE

L'Eglise, dans la messe de minuit, nous a mis sous les yeux la naissance du Sauveur selon la chair, dans la grotte de Bethléem, et l'apparition de l'ange aux bergers. Une lumière a brillé sur eux et dans leurs cœurs, qui les remplit d'une douce joie. Ils regardent, ils s'arrêtent, ils réfléchissent, ils délibèrent, se demandant ce qu'ils vont faire. Cette messe, qu'on pourrait appeler aussi la messe des bergers, nous apprendra leur décision, nous racontera leur démarche à la grotte, où ils ont été conduits par une lumière divine, semblable aux clartés de l'aurore. Elle nous décrit la naissance de Jésus en nous par sa grâce.

### I

C'est à nous que s'adresse l'Introït : « La lumière brillera aujourd'hui sur nous, *lux fulgebit hodie super nos*, car le Seigneur nous est né, et il sera appelé l'Admirable, Dieu, le Prince de la paix, le Père du siècle futur, et son règne n'aura pas de fin. Le Seigneur règne et il s'est revêtu de beauté. Le Seigneur s'est revêtu de force et il s'est armé. »

Jésus est la lumière du monde, « la vraie lumière » qui illumine les âmes. Cette lumière brille sur tous ; elle brille en nous, si nous nous sommes unis à l'Enfant Jésus par la Sainte Eucharistie. La grâce rayonne dans notre âme et lui communique la beauté et la force.

Cette lumière brille dans notre âme par la foi, *per fidem fulget in mente ;* maintenant, qu'elle resplendisse dans nos œuvres, *resplendeat in opere* (Collecte). Nous voyons, nous connaissons, c'est pour agir.

La messe de minuit était chantée, à Rome, dans l'église de Sainte Marie Majeure, où l'on garde la crèche, par le Souverain Pontife lui-même, qui venait ensuite célébrer la seconde messe dans l'église bâtie sur l'emplacement de la maison de sainte Anastasie.

Sainte Anastasie était fort riche des biens de la terre. Son père, qui était païen, lui fit épouser Publius, païen comme lui, vicieux et débauché. Elle avait été instruite dans la foi chrétienne par S. Chrysogone, qui l'encouragea dans ses malheurs, car Publius dissipait les biens de sa femme dans les pires compagnies et la brutalisait. Envoyé par l'empereur comme ambassadeur au roi de Perse, il mourut de mort violente en chemin. Ainsi rendue à la liberté, Anastasie consacra tout ce qui lui restait de fortune à secourir les chrétiens pauvres, et particulièrement à visiter les martyrs dans leurs prisons, puis à leur donner une sépulture honorable. Elle fut dénoncée de ce chef à Florus, préfet d'Illyrie, et conduite avec beaucoup de chrétiens et de chrétiennes dans l'île de Palmarola, où elle mourut par le supplice du feu, sous le règne de Dioclétien. L'Eglise reconnaissante voulut que la seconde messe de Noël fût célébrée dans le sanctuaire qui lui était dédié et qui renfermait ses reliques. Le même jour, à Rome même, on faisait aussi la fête d'une vierge qui avait été martyrisée, sainte Eugénie. L'Eglise décida d'honorer la sainte veuve plus que la vierge, à cause de ses œuvres de charité, c'est pourquoi à la messe de l'aurore elle fait la mémoire de sainte Anastasie, et elle a fait, pendant des siècles, célébrer la seconde messe de Noël dans l'église dédiée à cette sainte. Léon XII l'y a encore célébrée.

L'Epître est encore adressée à S. Tite, évêque de Crète, qui fut avec S. Timothée le disciple préféré de S. Paul. Le grand Apôtre redit la gloire et les bienfaits de l'Apparition de Jésus au monde : « La bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour nous ont apparu, » dit-il.

On voit apparaître le Sauveur parmi les cruautés romaines et les horreurs de l'esclavage, avec sa « bénignité, » apportant aux hommes la douceur, le respect, « l'humanité, » qu'ils ne connaissaient pas, car ils étaient des tigres les uns pour les autres. C'est la première fois que le mot « humanité » prend ce sens, qu'il gardera. Jésus vient rendre le monde plus « humain » et plus doux par la charité qu'il répand sans mesure sur la terre. Les hommes deviennent meilleurs, ils s'unissent, ils s'estiment ; l'Evangile leur donne la mission de se rendre heureux les uns les autres, ce qui parut une chose toute nouvelle et qui ne fut pas comprise tout d'abord. Mais Jésus donnait l'exemple, il naissait, il mourait pour les hommes qu'il appelait ses frères et qui devenaient tous frères en lui. Son exemple et ses paroles pénétrèrent dans les mœurs, et la vie sociale devint « humaine », agréable, imprégnée de bonté.

C'est ainsi qu'il nous est apparu, bon, aimable, humain. Il venait nous sauver, non parce que nous l'avions mérité par nos œuvres, mais par pure miséricorde : *secundum suam misericordiam salvos nos fecit*. Il venait nous rendre purs

par le baptême, par le Saint-Esprit, et faire de nous les héritiers de la vie éternelle. Telle est l'aurore de grâce qui apparaît à Bethléem.

Aussi l'Eglise se reprend-elle à chanter au Graduel : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. C'est le Seigneur Dieu, et sa lumière s'est levée sur nous... C'est l'ouvrage du Seigneur, c'est la merveille qui éclate à nos yeux. Alleluia ! »

II

L'Evangile nous raconte la visite des bergers à la crèche. C'est S. Luc qui parle, avec une simplicité, une sobriété, avec des détails précis qui révèlent un témoin. Sans doute il n'était pas présent, il n'a pas vu de ses propres yeux, mais il a été informé par quelqu'un qui était là. Et qui a pu lui décrire cette scène, lui rapporter les sentiments intimes de Marie, si ce n'est Marie elle-même ou quelqu'un à qui elle avait fait ses confidences ? Elle n'aimait pas à parler d'elle, mais on se plaît à penser que S Luc la consulta quand il écrivit son Evangile et que, pour la gloire de son Fils, elle lui raconta l'histoire touchante que nous allons reproduire

Quand les voix angéliques se sont tues, les bergers se concertent. Ils repassent dans leur mémoire les paroles de l'Ange : « Ne craignez pas ! » Et en effet toute crainte a disparu de leurs cœurs, où il ne reste qu'une joie immense, pour la révélation qui leur a été faite, avec cette paix profonde qu'apporte la visite divine. L'ange leur a annoncé « une grande joie pour eux et pour tout le peuple. » Que doivent ils faire, sinon de voir par eux-mêmes et ensuite d'annoncer à tout le peuple ce qu'ils ont vu ? Car ils comprennent qu'ils ont une mission à remplir envers le peuple de Dieu. Ils s'entredisent donc : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. »

Et ils s'en vont, méditant sur la paix apportée aux hommes et dont ils jouissent délicieusement, sur la bonté de Dieu, sur sa bienveillance pour toutes les âmes que réjouit et que réjouira cet événement, sur la gloire de Dieu qui a éclaté dans les hauteurs des cieux.

« Il leur est né un Sauveur, » aujourd'hui, à Bethléem, un petit enfant, et l'ange a pris soin de leur dire à quel signe ils le reconnaîtront. Ils se hâtent donc : *festinanter*. C'est l'Esprit Saint qui les conduit. Ils entrent dans la grotte qu'ils connaissent, « et trouvent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche. » C'est bien ce que leur avait annoncé l'ange. Ils voient et ils croient. Ils regardent le petit Enfant dans ses humbles langes et ils l'adorent, car « c'est le Christ Seigneur. » Aucun doute dans leur esprit ; pour eux, c'est l'évidence.

De là leurs yeux se portent sur Joseph qui contemple ce mystère d'amour et s'humilie d'être témoin, lui indigne, de si grandes choses, sur Marie en extase, dont les yeux ne se détachent pas de son enfant qui lui sourit avec une expression de bonté infinie. Elle a vu les bergers, et elle leur est reconnaissante d'être venus. Ce sont les prémices du peuple. Ils se sont présentés pour adorer l'Enfant, et ils lui ont offert leurs présents naïfs, avec tout leur cœur. La Vierge repasse en elle-même tout ce qu'elle a vu, les grandes choses qu'a faites en elle le Tout-Puissant ; elle les médite, elle les garde dans son cœur comme un trésor de doctrine et d'amour où elle se reportera sans cesse pour bénir Dieu sans cesse. Cette doctrine, ces souvenirs seront sa nourriture constante ; chaque jour elle montera ainsi de vertu en vertu, de mérites en mérites, au-dessus des plus sublimes Séraphins. Quelle parole humaine pourrait exprimer les beautés, les richesses, les sentiments, l'amour du cœur de Marie ?

Les pasteurs demeurent longtemps à la grotte, retenus par ce spectacle céleste et par la grâce de Dieu qui le leur fait comprendre. Car dès cette première heure chrétienne, Jésus se révèle surtout aux petits Quand ils s'en vont, le jour est venu, les habitants de Bethléem sont levés, et les bons bergers racontent à tous ceux qu'ils rencontrent les merveilles dont Dieu les a faits les heureux témoins : « Et ils s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, selon ce qui leur avait été annoncé par l'ange. »

Que firent les Bethléémites ? S. Luc ne dit qu'un mot : « Ils furent dans l'admiration de tout ce qui leur avait été dit par les bergers. » Ceux-ci avaient mis dans leur parole toute leur foi, avec cette éloquence des simples qui emporte l'assentiment. Il est à croire que les habitants de Bethléem vinrent aussi à la grotte, qu'ils adorèrent l'Enfant Jésus et qu'ils se montrèrent bons pour la Sainte Famille qui apportait tant d'honneur à leur cité et qui serait leur gloire et leur fierté. Mais aucun d'eux sans doute ne fut aussi agréable à l'Enfant Jésus que ces humbles bergers qui s'en vont ravis, « louant et glorifiant Dieu, » et se confondant en reconnaissance.

S. Ephrem essaie de nous peindre les transports de Joseph caressant et embrassant l'Enfant, et de Marie qui présente le sein à son Fils en s'humiliant d'être une créature à la fois si élevée en dignité et si chétive : « Toi le Fils du Roi, tu fis de moi tout à coup la fille de ce Roi éternel. Humble esclave de ta divinité, je devins la mère de ton humanité, ô mon Seigneur et mon Fils ! Parmi tous les enfants de David, tu es venu me choisir, moi pauvre jeune fille, et tu m'as entraînée dans les hauteurs du ciel où tu règnes... Comment osé-je lui donner mon lait, à lui qui est la source de tous les êtres ? Comment lui servirai je la nourriture, à lui qui alimente le monde entier ? Comment pourrai-je toucher ces langes qui enveloppent celui qui est revêtu de lumière ? [1] »

L'Eglise conclut ce magnifique office par ces

[1] Dom Guéranger, *Année liturgique*, XI, p. 260.

paroles du prophète Zacharie qu'elle chante à la Communion :

« Réjouis-toi, fille de Sion ; chante des cantiques, fille de Jérusalem : voici ton Roi qui vient à toi, le Saint et le Sauveur du monde. »

---

## X

### LA MESSE DU JOUR

La troisième messe, ou messe du jour, se célébrait à Sainte-Marie Majeure, parce qu'en cette fête de Noël on voulait accorder à la Sainte Vierge tous les honneurs, comme elle avait tous les mérites. Dans cette messe, l'Eglise honore, après la naissance du Sauveur à Bethléem, puis sa venue en nous par sa grâce, la naissance éternelle du Verbe au sein du Père. Il est la pensée substantielle du Père, la gloire et la lumière du Père. Il est avec lui d'une unité indissoluble, il ne forme qu'un seul Dieu avec lui ; et cependant il est une personne distincte de lui. Il dira : « Moi et mon Père nous sommes un. Qui me voit, voit mon Père. » Cependant le Père ne s'est pas incarné et n'a pas souffert comme le Fils C'est ce mystère profond, divin et insondable, que nous allons adorer.

### I

A chaque messe la mélodie grégorienne change de caractère : simple et grande dans la première, plus douce et en quelque sorte plus familière dans la seconde, ici elle éclate comme un chant de victoire à l'Introït.

« *Puer natus est nobis.* Un enfant nous est né, un Fils nous a été donné. Il porte sur son épaule le signe de sa royauté et il sera appelé l'Ange du Grand Conseil. »

« Un enfant nous est né. » Cet enfant est un roi. On voit sur son épaule la marque de sa principauté, marque qui lui est propre, et que personne ne prendra jamais : sa croix, qu'il porte avec force et avec amour, avec courage et avec dignité Dès maintenant l'Eglise nous le montre chargé de sa croix et gravissant le Calvaire, avec, sur ses épaules, le poids de la rançon du monde, que seul il peut soutenir, en s'avançant royalement vers l'autel du sacrifice.

Il vient accomplir les adorables desseins de Dieu, les desseins de rédemption du monde, arrêtés et fixés par le Grand Conseil de la Sainte Trinité. C'est lui qui est envoyé par le Père pour les accomplir. De là le nom céleste qui lui est attribué d' « Ange du Grand Conseil. » Dans cet auguste Conseil, le Verbe a pris pour lui la part de dévouement et de douleur, parce que telle était la volonté du Père. Le Père, lui, a sacrifié son Fils à son amour pour les hommes : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. » Le Saint Esprit a ratifié cette adorable décision en se réservant de compléter cette œuvre d'amour par son action vigilante sur l'Eglise de Jésus-Christ, pour la conduire, la diriger à travers les écueils innombrables, la garder immortelle par le miracle permanent de son assistance.

L'Eglise demande dans la Collecte que cette « nouvelle naissance » — la naissance du Verbe incarné dans le temps — nous délivre, « nous qu'une antique servitude tient sous le joug du péché. »

L'Epître est le commencement de l'Epître aux Hébreux, adressée par S. Paul à ses frères convertis pour les pénétrer de la grandeur de la Loi nouvelle apportée par le Fils de Dieu, et pour les soutenir parmi les violentes persécutions qu'ils subissent.

Il leur dit ce qu'est Jésus Christ : « Dieu a parlé souvent et de diverses manières à nos pères, » par les prophètes, Abraham, Moïse, David, Isaïe. Mais dans ces derniers temps il a voulu leur parler par son Fils lui même, qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a fait le monde. Les nations lui appartiennent ; elles demeurent son héritage, sur lequel il garde tous ses droits.

Quelles sont les sublimes prérogatives de ce Fils bien-aimé ?

Il est « la splendeur de la gloire de Dieu, » éternel comme lui. Il est « la forme de sa substance » dont il garde l'empreinte, qui montre qu'il est Dieu, consubstantiel au Père. « Il soutient toutes choses par la puissance de sa parole ; » il nous a purifiés par ses souffrances et il est maintenant à la droite de sa Souveraine Majesté.

Il est supérieur aux anges, car il a reçu, lui seul, le nom de Fils de Dieu et Dieu ordonne aux anges de l'adorer Les anges sont les ambassadeurs de Dieu, mais lui il est Dieu Dieu lui a dit : « Votre trône est éternel. C'est vous qui avez créé la terre dès le commencement ; les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils vieilliront comme un vêtement, mais vous êtes toujours le même » (Héb., I, 1-13).

Telle est la nature divine et la gloire du Fils de Dieu, de ce petit enfant couché, par amour pour nous, dans une pauvre crèche. Par son humanité il est inférieur aux anges ; mais il est Dieu, il est donc infiniment au-dessus d'eux. Or, c'est ce Dieu qui, sous la forme du petit enfant de Bethléem, a daigné venir sur la terre pour nous sauver. Quelles merveilles de puissance et d'amour !

Aussi l'Eglise se reprend à chanter au Graduel : « Toute la terre a vu le Sauveur que notre Dieu nous a envoyé... Un jour de sainteté a brillé sur nous. Venez, ô nations, et adorez le Seigneur, car aujourd'hui une grande lumière est descendue sur la terre. *Alleluia !* »

### II

S. Jean, dans l'Evangile, nous explique la génération éternelle du Verbe ou du Fils de Dieu. Il en dit tout ce que nous pouvons en comprendre. Au commencement, c'est-à dire de toute éternité, était le Verbe. Il était en Dieu et il était Dieu. Il est la Pensée du Père, qui, le contemplant, l'a aimé d'un amour infini, comme il s'aime lui-même. Il se voit

en lui, se reconnaît en lui, car il ne fait qu'un avec lui. Le Verbe est Dieu lui-même et pourtant distinct du Père. Le Père et le Fils se connaissant, se voyant, étant infiniment beaux et bons, s'aiment d'un amour substantiel qui est le Saint-Esprit, l'amour infiniment heureux du Père et du Fils.

C'est le Verbe qui a créé toutes choses, donné la vie à toutes choses, car il est lui même la source universelle de la vie. Il a semé la vie dans le monde sans mesure, la vie matérielle, la vie spirituelle. Pour l'âme, la vie, c'est la connaissance, et par-dessus tout la science de Dieu. Cette science, c'est la lumière de l'âme. Le Verbe, source de toute vie et de toute science, est donc la lumière des hommes. Mais cette lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. Elles la repoussent comme la nuit repousse le jour.

Un homme s'est présenté pour rendre témoignage à la lumière, pour dire aux hommes qui la cherchaient : « La lumière, c'est Jésus ! » Mais Jean n'était pas lui même la lumière, il n'était que le témoin de la lumière.

La vraie lumière, c'est Jésus. Il éclaire tout homme qui vient en ce monde. Il est la vérité, et toute vérité est en lui Il était dans le monde, dans ce monde qui a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. » Cependant à ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. Ceux qui ont la foi sont, non point seulement les enfants de la chair, mais les enfants de Dieu même.

Pour les rendre enfants de Dieu, le Verbe est descendu des cieux, à l'heure fixée par les décrets divins. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père. Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. » (Jo., I, 1-14).

Il est doux de méditer cet Evangile devant la crèche. Ce petit Enfant si humble, si pauvre, c'est le Fils de Dieu. C'est lui qui a tout fait Rien de ce qui existe n'a été fait sans lui. Il est la vie, il est la lumière, il est le soleil des âmes. Ceux qui ne vivent pas de sa vie sont morts. Ceux qui ne marchent pas à sa lumière marchent dans la nuit, ils ne voient rien. Ceux qui n'ont pas la science du Christ, la science de Dieu, ne savent rien. Leur science ne les conduit pas à la vie, au ciel. Ils sont coupables, parce qu'ils ont péché contre la lumière. Ils n'ont pas voulu voir. Jésus est venu sur la terre sur cette terre qui est son œuvre, sa propriété, et ils ne l'ont pas connu, ils ne l'ont pas reçu.

N'est-ce pas à nous que s'adressent ces paroles pleines de plainte et de tristesse ? Allons donc à la crèche où repose le Verbe qui s'est fait petit enfant et qui a habité parmi nous. C'est notre Dieu, c'est notre Frère, qui ne demande qu'à nous communiquer sa grâce, sa divinité, afin que nous soyons, nous aussi, les enfants de Dieu. Et s'il en est qui persistent à rester éloignés de lui, à ne pas le connaître, à ne pas l'aimer, nous nous rapprocherons encore davantage de lui ; nous le connaîtrons pour ceux qui veulent l'ignorer et nous l'aimerons pour ceux qui ne l'aiment pas.

## III

Les secondes vêpres de Noël ne sont que le développement de ces pensées, un hymne d'amour au Verbe que le Père a engendré de toute éternité.

C'est le Père qui parle d'abord à son Fils : « Votre principauté, votre puissance éclatera au jour de votre force, au milieu des splendeurs des saints. Car je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin. »

Mais Dieu n'oublie pas son peuple qui souffre et qui gît dans toutes les misères : « Il a envoyé à son peuple un Rédempteur; il a fait avec son peuple une alliance éternelle. »

La Rédemption commence ici à la crèche : « La lumière s'est levée au sein des ténèbres sur ceux dont le cœur est droit. Cette lumière, c'est le Seigneur, le Dieu miséricordieux, compatissant et juste. » Ils l'ont vue, cette lumière, ces hommes au cœur droit, les bergers, et nous la verrons comme eux, si nous sommes simples et droits comme eux.

L'homme sent sa fragilité, sa détresse, son impuissance, quand il est seul, abandonné, et il pousse un cri d'angoisse vers Dieu, des profondeurs de sa misère : *De profundis*. Dieu lui-même lui répond : « Le Seigneur est miséricorde : *apud Dominum misericordia*. En lui il y a une source infinie de rédemption. Il enverra un fils de David pour opérer cette rédemption : *De fructu ventris tui*. »

Après toutes ces promesses, toutes ces merveilles, l'Eglise chante la belle hymne *Jesu, Redemptor omnium*, qui célèbre à la fois le Verbe engendré avant tous les temps, et Jésus le doux et puissant Rédempteur du monde :

« Jésus, rédempteur de tous les hommes, vous qu'avant la lumière le Père souverain a engendré égal à lui-même et d'une gloire égale à la sienne, souvenez-vous, ô Créateur de toutes choses, qu'un jour, dans le sein béni de la Vierge, vous avez pris par votre naissance la forme de notre chair. »

Quel drame sublime que cet office de Noël, mais particulièrement ces belles vêpres où la piété trouve tant d'aliments célestes, une doctrine si élevée, tant de motifs de reconnaissance et d'amour ! Ce drame se termine dignement par l'antienne triomphale du *Magnificat*.

« *Hodie Christus natus est* Aujourd'hui le Christ est né Aujourd'hui le Sauveur est apparu. Aujourd'hui sur la terre chantent les anges, se réjouissent les archanges Aujourd'hui les justes pleins de joie redisent : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux. *Alleluia !* »

Avant de quitter l'église et de clore cette fête splendide, repassons en nos cœurs, comme la Sainte Vierge, les grâces que nous avons reçues,

les paroles intimes que nous a adressées Jésus depuis sa crèche, ses avertissements, ses avis, et gardons avec soin Dieu dans nos âmes purifiées, éclairées et régénérées.

## XI

### S. ÉTIENNE PREMIER MARTYR

A côté du berceau de Jésus, l'Eglise a placé S Etienne, comme un fidèle et vaillant gardien : S. Etienne, le premier qui ait versé son sang pour Jésus-Christ, le premier témoin qui ait sacrifié sa vie pour lui, puis S. Jean, le disciple bien-aimé, l'ami de cœur qui a connu tous les secrets du cœur de Jésus, au moins tous ceux qu'il est permis à une intelligence humaine de comprendre, enfin les SS. Innocents, ces petits enfants massacrés à cause de lui, témoins gracieux et prédestinés, « fleurs des martyrs, qui jouent avec des palmes et des couronnes. » Trois fêtes chères à toute âme chrétienne.

D'abord la fête de S. Etienne.

## I

A la messe de S. Etienne, nous méditons d'abord l'histoire du saint diacre, racontée dans l'Epître. L'Evangile nous montre ensuite comment il a été fidèle à obéir à l'ordre de Jésus Christ, qui l'a envoyé aux Scribes et aux Pharisiens pour les instruire, les convertir ou au moins les rendre inexcusables.

A l'Introït, c'est lui qui parle, au moment de son martyre, et qui implore le secours de Dieu : « Les princes se sont assis sur leur siège de juges. Ils ont prononcé contre moi, et les méchants m'ont persécuté. Venez à mon aide, Seigneur, mon Dieu, car votre serviteur a constamment pratiqué votre loi »

Dieu lui répond : « Bienheureux ceux qui sont purs dans leur voie et qui marchent dans la loi du Seigneur. » La loi de Dieu, l'Evangile est une loi de pureté, *lex immaculata,* qui « convertit » et fortifie les âmes.

L'Eglise aussitôt, dans la Collecte, fait cette prière : « Accordez-nous, Seigneur, d'imiter celui que nous honorons, afin que nous apprenions à aimer même nos ennemis » S Etienne nous a donné l'exemple, lui qui, en mourant, a prié Jésus-Christ pour ses persécuteurs.

Qu'était donc S Etienne ?

C'était un diacre de l'Eglise, « plein de grâce et de force » Les Apôtres ne pouvant s'arrêter aux soucis matériels, avaient choisi sept diacres pour exercer le ministère de la charité. S. Etienne était leur chef. C'était un lettré, un docteur, qui avait dû s'asseoir avec S. Paul aux pieds du maître Gamaliel. Mais Paul alors était attaché plus que personne au Temple, à la Loi ancienne et aux traditions de Moïse. Etienne s'occupait des pauvres, des veuves, pour leur donner le pain nécessaire ; mais il distribuait aussi avec zèle le pain spirituel de la parole, et, comme les premiers chrétiens communiaient fréquemment, il était aussi envers eux le dispensateur de la Sainte Eucharistie. Enfin il prêchait avec ardeur la doctrine de Jésus Christ.

Pendant plusieurs années, les fidèles se distinguaient peu des Juifs. Ils avaient bien leurs réunions particulières dans les maisons des principaux chrétiens, mais ils continuaient à fréquenter le Temple, et n'attiraient pas encore l'attention haineuse des Juifs.

Il y avait toutefois des *Prosélytes,* étrangers qui étaient moins attachés que les Juifs de Jérusalem aux observances mosaïques, et plus accessibles à la doctrine nouvelle, qui séparait la loi de l'Evangile de la loi de Moïse. Ils écoutaient avidement l'enseignement du jeune diacre qui accompagnait sa parole de prodiges parmi le peuple. Etienne était éloquent, convaincu, « plein de foi, inspiré par le Saint-Esprit » (Act., VI, 5) et parfois, quand il parlait, on eût dit un ange (Act., VI, 15).

Les prosélytes avaient leur synagogue à Jérusalem, où ils s'instruisaient, se retrouvaient ensemble, discutaient. Etienne y venait, il était instruit des lettres grecques, et il y parlait Il parlait de Jésus-Christ, qu'il mettait au dessus de Moïse, de la Loi nouvelle, qui devait remplacer l'ancienne, et du Temple figuratif, qui disparaîtrait pour faire place à des temples nouveaux qui ne renfermeraient plus seulement l'arche et les tables de la Loi, mais Dieu lui-même, le législateur souverain.

Ceux des diverses synagogues discutaient avec lui, « mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlaient en lui. » (Act., VI 10). Alors ils le dénoncèrent au Sanhédrin, qui le fit comparaître dans une salle voisine du Temple. Des témoins vinrent qui rapportèrent ses paroles contre la Loi mosaïque et contre le Temple. Le saint diacre ne discuta point leurs allégations ; il prêcha la doctrine de Jésus-Christ, rappela même habilement les gloires de l'ancienne Loi, mais montra, d'après l'Ecriture même, que le Temple ne subsisterait pas toujours. Cela souleva la colère des juges et du peuple, excité par des Juifs qui ne voulaient connaître que Moïse. Etienne alors leur rappela qu'ils étaient les dignes fils de leurs pères qui avaient persécuté tous les prophètes. Ils répondirent par des cris de mort.

« Etienne, qui était rempli de l'Esprit-Saint, leva alors les yeux au ciel. Il y vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu son Père. Alors il dit : « Voici que je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu. » Les Juifs poussèrent alors de grands cris en se bouchant les oreilles et ils se jetèrent tous ensemble sur lui. Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidèrent Les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Pendant qu'ils le lapidaient, Etienne priait en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Puis il se mit à genoux et cria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » Après cette parole, il s'endormit dans le Seigneur. » (Act., VII, 55-60).

Quel récit simple et vivant, et quel admirable martyr que S. Etienne ! C'est le modèle de l'Apôtre. Il instruit et confond ses ennemis. Sa parole est si claire, si victorieuse, que les Juifs se bouchent les oreilles pour ne pas entendre, de peur d'être convaincus par l'évidence de la vérité. Ils s'élancent sur lui avec rage et l'accablent d'outrages. Mais le martyr n'est déjà plus sur terre, et l'on dirait qu'il ne ressent plus les injures. Il lève les yeux au ciel et il y voit Jésus, qui l'encourage et lui sourit. On le traîne hors de la ville, on le lapide ; mais lui, loin de maudire ses ennemis, il prie pour eux. Il prie surtout pour ce jeune homme qui garde les vêtements de ses bourreaux, et c'est à cette suprême prière sans doute que Saul devra sa conversion, et l'Eglise son plus grand Apôtre.

Le Graduel répète les paroles de l'Introït : « Les princes sont assis sur leurs sièges de juges et ils ont prononcé contre moi. » Ils ont prononcé la sentence de mort et les Juifs l'ont aussitôt exécutée. Mais « il voit les cieux ouverts. » Il voit Jésus et son âme est réunie à son Dieu.

II

S'il est ainsi amplement récompensé, c'est parce qu'il a été envoyé par Jésus-Christ pour prêcher la doctrine de l'Evangile et qu'il a accompli vaillamment toute sa mission. Le Sauveur avait annoncé que la mort serait la récompense de ses apôtres.

C'était le dernier jour de son ministère, l'avant-veille de la trahison de Judas, Jésus avait enseigné toute la journée dans le Temple, et il s'était heurté au mauvais vouloir et à la méchanceté raffinée des Pharisiens. Ils se relayaient pour lui tendre des pièges et le prendre en faute dans ses paroles. Constants dans leur malice leur haine ne se décourageait pas. Alors le Sauveur, dans sa juste indignation, se tourna vers le peuple, et démasquant leur hypocrisie, il leur infligea une suprême flétrissure :

— « Les Scribes et les Pharisiens, dit-il, sont assis sur la chaire de Moïse. Observez et faites tout ce qu'ils vous disent, mais n'imitez pas leurs œuvres, car ils disent et ne font pas. »

Puis il s'adressa à eux et leur dit : « Voici que je vous envoie des prophètes, des juges, des docteurs. Vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous les flagellerez dans vos synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que retombe sur vous tout le sang qui a été répandu depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez massacré entre le Temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, c'est à la génération présente que ces choses arriveront. »

« Ceux qui imitent les méchants, dit S. Augustin, ont les démérites de ceux qu'ils ont imités [1], » parce qu'ils se sont inspirés de leurs crimes et les ont approuvés. Aussi bien, si les Juifs n'ont pas tué Abel, ils ont commis un crime beaucoup plus grand : ils ont crucifié Jésus Christ.

Le châtiment ne se fera pas attendre : la génération à laquelle Jésus parle verra le siège de Jérusalem. Cette pensée attriste le Sauveur, parce qu'il a tout fait pour éclairer cette cité et qu'elle s'est bouché les oreilles, comme les bourreaux de S. Etienne ; c'est pourquoi il ajoute : « Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Et voilà que votre cité sera déserte. Car je vous le dis, vous ne me reverrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Matth., XXIII, 34 39)

Les Juifs reconnaîtront un jour leurs erreurs ; ils pleureront les crimes de leurs pères et se convertiront à Jésus, « qui vient au nom du Seigneur, » mais ils n'effaceront pas leur exécrable passé.

S. Etienne a été l'un de ces sages de ces docteurs que Jésus-Christ a envoyés aux Juifs obstinés à ne pas le recevoir ainsi qu'aux païens qui s'acharnent contre l'Evangile. Il est venu, poussé par l'Esprit de Dieu ; il a parlé à ses compatriotes avec force, avec clarté, avec habileté même, et il a été lapidé, comme le Maître l'avait prédit. Jérusalem a été frappée du plus terrible châtiment qui se soit vu sous le ciel, et du Temple il n'est pas resté pierre sur pierre. La demeure des Juifs a été abandonnée et ils n'en ont pas trouvé d'autre pendant vingt siècles. Ils ont perdu jusqu'à leur patrie et n'ont pas pu s'en créer une autre. Et cependant, chose unique dans l'histoire, ils n'ont pas disparu, quoi qu'ils n'aient plus de sol qui les attache et les réunisse. Ils sont restés un peuple qu'on rencontre partout et qui atteste partout que le sang du Christ est retombé sur leur race. C'est le peuple que l'histoire a appelé le peuple déicide. Mais Dieu ne l'a pas abandonné. S. Etienne a prié pour lui. La race choisie reviendra à Jésus-Christ et elle produira encore des saints.

Sans doute, elle a fait des martyrs comme S. Etienne, mais elle les a envoyés au ciel, auprès de Jésus pour qui ils ont versé leur sang. Et l'Eglise continue à chanter : « Etienne a vu les cieux ouvert, et Jésus assis à la droite de Dieu. Il les a vus et il y est entré. Bienheureux l'homme devant lequel les cieux s'ouvriront. »

## A L'ÉCOLE DES SAINTS

V

### SAINT ETIENNE : L'IMMOLATION DANS LA CHARITÉ

Mes frères,

Puisque le Saint-Esprit a daigné relater dans les Actes des Apôtres la vocation, le ministère et le martyre de S. Etienne, nous ne saurions mieux faire que de suivre cet auguste et infaillible récit.

[1] *Tract.* I *in Ps.* XXVIII.

# I

C'était aux premiers jours de l'Eglise chrétienne. Après les merveilles de la Pentecôte, la petite communauté groupée autour des douze Apôtres s'était rapidement accrue Elle ne comprenait plus seulement des fils d'Israël, mais encore toutes sortes de prosélytes étrangers, notamment des Grecs que les circonstances avaient amenés à se fixer à Jérusalem. Est-ce à tort ou à raison que ces nouveaux convertis se plaignirent d'être négligés dans la distribution des aumônes quotidiennes ? Peu importe. Le fait est que leur murmure attira l'attention des Douze, qui s'assemblèrent et dirent : « Il n'est pas juste que nous abandonnions le ministère de la parole de Dieu pour nous occuper du service des vivres » Et comme la tâche, en se développant, était devenue écrasante, ils résolurent de se réserver le magistère suprême, les fonctions proprement épiscopales dont ils avaient été investis par le Seigneur lui même, et de constituer des ministres qui seraient délégués par eux à l'administration temporelle du petit troupeau des croyants.

Parmi les sept diacres qui furent choisis et à qui les Apôtres imposèrent les mains, le premier élu fut Etienne, dont le nom grec, vraiment prédestiné, signifiait « couronné » et semblait ainsi présager le royaume des cieux Remarquons bien que les diacres ainsi ordonnés, quoique chargés de répartir les offrandes des fidèles aux malheureux, ne se cantonnaient pas exclusivement dans cette besogne, utile sans doute, mais uniquement matérielle. De même qu'ils étaient les auxiliaires des Apôtres pour la diffusion de la charité temporelle, ainsi ils les secondaient encore pour l'évangélisation des foules. Leur concours, d'ailleurs, était nécessaire.

Sous l'impulsion du St Esprit, et grâce aux mérites du sang de Jésus-Christ, la parole de Dieu se répandait sur la cité entière et déjà la débordait largement. Le nombre des disciples se multipliait sans cesse et une foule de prêtres juifs s'étaient librement mis sous le joug de la foi. Il fallait apporter aux multitudes la vérité qu'elles imploraient et décupler les efforts du zèle pour atteindre toutes les âmes qui aspiraient vers l'idéal.

Dans les premiers rangs des prédicateurs du Christ, Etienne se distingua aussitôt. « Plein de grâce et de force, dit l'Ecriture, il opérait des prodiges et de grandes merveilles parmi le peuple. » En effet, il ne suffisait pas d'affirmer que le Messie était venu et qu'il avait libéré le monde. Il était nécessaire d'appuyer ses dires par les témoignages des prophètes et des Livres saints. Et beaucoup d'âmes, trop ignorantes pour suivre les discussions de philosophie ou d'exégèse, ne pouvaient être saisies que par des manifestations plus directes, plus palpables, de la puissance du Christ. Voilà pourquoi le Seigneur multiplia alors les miracles, afin de mieux se manifester aux hommes et de les attirer vers sa croix.

Innombrables étaient ceux qui se rendaient aux surnaturelles évidences. Mais nombreux étaient, néanmoins, ceux qui résistaient à la grâce et qui s'obstinaient à vouloir la persistance de la Loi juive. Les hébraïsants obstinés sentaient grandir en eux une colère folle devant les progrès de la religion nouvelle. Dans leurs synagogues de plus en plus désertes, ils s'exaspéraient jusqu'à rêver de massacrer les disciples du Christ, puisque l'immolation du Maître n'avait pas suffi à arrêter le courant des conversions. Chaque fois qu'une discussion théologique les mettait aux prises avec le diacre Etienne, ils étaient régulièrement battus, et les controverses n'aboutissaient qu'à convaincre de nouveaux auditeurs de la divinité du christianisme. On ne pouvait résister, en effet, ni à la sagesse de l'homme de Dieu ni surtout à la puissance de l'Esprit Saint qui s'exprimait par sa bouche. Il fallait que cet homme disparût, sinon c'en était fait du vieux culte juif.

Un jour, la conférence contradictoire devint plus violente encore que de coutume. Etienne paraissait comme en extase et parlait des cieux avec une force de persuasion qui faisait vibrer tous les cœurs. Blêmes, ravagés par la haine, ses ennemis grinçaient des dents à ses paroles. Soudain l'orateur, les yeux au ciel, emporté par le pouvoir divin au-dessus des frontières du monde, s'écria : « Je vois le paradis ouvert et le Fils de l'Homme siégeant à la droite de Dieu ! » Un tumulte formidable lui répondit. Pour les tenants de l'antique Loi, ces mots constituaient le plus formel des blasphèmes, puisqu'ils proclamaient que Jésus était bien Fils de Dieu et Dieu lui même Aux termes du code mosaïque, le blasphème était punissable de mort : l'occasion de vengeance était enfin trouvée. Un groupe de forcenés se précipita sur Etienne et l'entraîna hors des murailles de la cité, car nul ne devait tacher de sang l'enceinte de la Ville sacrée. Il n'y eut ni jugement, ni condamnation légale.

Toutefois le formalisme pharisaïque gardait encore trop de vigueur pour que l'on n'observât pas les rites traditionnels en usage lors d'une lapidation. Des témoins furent désignés, qui se dépouillèrent de leurs robes, afin que leurs habits ne fussent point couverts d'une souillure prévue par les lois. Le jeune homme à qui fut confiée la garde de ces vêtements s'appelait Saul, et il devait être sacrifié plus tard, lui aussi, pour la cause pour laquelle mourait en ce moment le premier martyr.

Au milieu des clameurs féroces, la populace s'arma de grosses pierres, les lança sur le diacre qui remettait son âme aux mains de Jésus et pardonnait à ses bourreaux. Sous les coups répétés, Etienne expira dans la paix du Seigneur et les ennemis de la foi purent enfin croire à leur triomphe. On sait combien leur illusion fut vaine, car, suivant le mot de Tertullien, « le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Sur le cadavre de son premier diacre, le Christ qui ne meurt pas allait remporter de nouvelles et saintes victoires.

Lorsque le calme fut revenu, des hommes pieux reprirent le chemin de la carrière où Etienne gisait, exsangue. Ils s'agenouillèrent autour de lui, ils lui rendirent les honneurs funèbres. Puis ils l'ensevelirent discrètement dans un lieu où sa dépouille sainte devait longtemps rester ignorée, jusqu'au jour où il plut à la puissance divine de la révéler elle-même aux hommes, pour la gloire du martyr et l'exaltation de la foi.

## II

S. Fulgence, l'un des panégyristes de S. Etienne, fait observer avec bonheur, dans une homélie que nous lisons chaque année au bréviaire, l'antithèse harmonieuse qu'a voulu établir la liturgie en plaçant la fête du protomartyr au lendemain de Noël. La date du 25 décembre solennise, en effet, l'abaissement de la divinité qui daigne descendre à notre niveau, dans le but de nous conquérir et de s'attacher les âmes libres. Là, tout est mystère d'humilité. Le lendemain, voici que la scène change du tout au tout. Ce que l'Eglise nous propose, c'est alors l'exaltation de l'humanité qui, en la personne de sa première victime chrétienne, s'élance au-dessus de son niveau normal pour forcer, si j'ose dire, les portes du ciel.

Cette idée n'est point un vain effet de rhétorique. Elle correspond à une réalité profonde qui éclaire d'un jour particulier le mystère de la Rédemption. Si le Christ s'est humilié, c'était pour nous conférer la seule noblesse impérissable, celle qui trouve la consécration de ses titres dans le royaume de l'Eternel. Mais les noblesses de l'éternité, pas plus que celles d'ici-bas (je parle de celles qui sont légitimes), ne s'obtiennent qu'au prix d'efforts et de sacrifices. De même que les écuyers du moyen âge ne réussissaient à se faire armer chevaliers qu'après avoir versé leur sang sur les champs de bataille, ainsi les fidèles de Jésus n'obtiendront la récompense proposée que s'ils savent s'immoler à la cause qu'ils doivent défendre.

Lorsqu'on parle de martyrs, on ne pense généralement qu'à ceux qui ont affronté le trépas pour défendre leur vertu et leur foi. Cette façon de voir est conforme aux principes canoniques, et je me garderai bien de la contredire. Mais je ne crois pas hétérodoxe d'ajouter qu'il y a bien des façons d'être martyr. Les âmes qui s'immoleront totalement, dans un complet oubli d'elles-mêmes et en vue seulement de la gloire de Dieu, ne connaîtront peut-être pas les honneurs des autels — ou tout au moins cela ne se produira que sous l'étiquette prudente de « Confesseurs. » Cette réserve sera sage, comme toutes les décisions de l'Eglise. Mais elle n'empêche nullement de penser que le Seigneur estime autant les immolations de l'esprit que les tortures corporelles souffertes pour son nom.

Permettez-moi de m'expliquer. En nos jours de ferveur plus ardente, au matin d'une Communion solennelle, au soir d'une enthousiaste manifestation catholique, nous rêvons d'offrir notre vie à Dieu. Nous aspirons à nous trouver en face de persécuteurs et de bourreaux pour démontrer notre fidélité. Ce sentiment est bon, sans doute. Qui sait ce qu'il durerait à l'épreuve? La réponse à cette question réside dans le secret de la grâce qui nous est dévolue et de la voie où nous appelle la Providence. Il est bien entendu que — pour des motifs multiples — nous ne sommes pas tous destinés à devenir les missionnaires des pays sauvages, à nous faire empaler par les Chinois ou cuire à petit feu par les nègres de certaines tribus d'Afrique. Mais il est une forme de sacrifice que le Seigneur nous offre à tous, et qui est, elle aussi, génératrice de mérites. Elle n'est pas réservée, celle là, aux évangélisateurs de tribus barbares ; elle n'est point l'apanage exclusif des moines, des prêtres ou des religieuses. Elle se présente à quiconque, étant baptisé, veut porter sa croix à la suite du Seigneur souffrant. Le moindre fidèle peut y prétendre, car il suffit pour cela de mortifier tous ses penchants pervers, tous ses goûts mondains, afin de mieux ressembler au Maître qui se dévoua sans réserve pour nous attirer à sa suite.

« Il suffit, » ai-je dit. Et ce mot permettrait de croire que la chose est simple et toute naturelle. Ne vous y trompez pourtant point, m. f. Ce principe si facile à comprendre et si beau à concevoir demande, dans la réalité, une patience, un courage, une persévérance tels que, pratiquement, bien peu d'entre nous parviennent à le mettre en pratique. La nature nous a faits orgueilleux et il s'agit de devenir humbles ; la nature nous a faits menteurs, et il faut être toujours loyaux ; la nature nous a faits voluptueux, et la chasteté rigoureuse s'impose ; la nature nous a faits envieux, jaloux, emportés, et il est essentiel de se complaire dans le silence des humiliations nécessaires. Ainsi de suite. C'est à ce prix, à ce prix seulement, que nous pourrons martyriser assez nos âmes pour les rendre agréables au Très-Haut.

A y regarder de près, cet holocauste quotidien peut être aussi redoutable que la perspective des bûchers ou des tigres qui bondissaient dans les arènes. Il est cependant indispensable à celui qui veut, avec le ciel, gagner l'amour ineffable de Dieu. Pourtant, une condition est essentielle encore. Souffrir, se dévouer ne servirait de rien si tout cela n'était pas accompli en vue de cette vertu suprême que nous appelons la charité. Vous vous souvenez du texte de S. Paul : « Si je n'ai pas la charité, j'aurai beau livrer mon corps aux flammes, je ne suis rien qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. » Rien de plus juste, rien de plus vrai. Dieu ne nous récompensera que dans la mesure où nos épreuves auront été acceptées pour son amour.

Si nous travaillons, si nous peinons par amour-propre et par désir de gloire et de fortune, nous aurons reçu dès ici-bas notre récompense vaine. Si au contraire nous nous sacrifions sans arrière-

pensée à la gloire de Dieu, Dieu lui-même sera notre récompense. Or la charité, c'est l'union à Dieu, c'est la joie indicible de se trouver en communion avec Dieu

Ne nous désolons donc pas si le Très Haut ne nous appelle pas à des actions retentissantes. Si obscure que puisse être notre vie, elle sera précieuse aux regards du Seigneur, pourvu qu'elle soit orientée vers lui, sans réserve. Aimons Dieu en lui-même d'abord, par nos adorations, nos mortifications et nos prières. Aimons-le ensuite en nos frères, en les aimant parce qu'il les aime, en les secourant parce que cela lui plaît. Ainsi nous accomplirons le devoir qui nous est assigné ; ainsi nous mériterons, nous aussi, même si nous n'avons pas eu à passer par d'extraordinaires épreuves, l'éloge glorieux que nous a promis Jésus-Christ : « Courage, bon et fidèle serviteur, entrez dans la gloire de votre Maître. »

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE

(3 janvier)

### LA SAINTE FRANÇAISE

Mes frères,

C'est le privilège de la France, l'emblème et la marque de son génie fait de noblesse et de grâce, le signe manifeste de sa vocation divine dans le monde, que l'apparition, au cours de son histoire et à travers ses provinces, de ces figures héroïques et virginales : de sainte Geneviève, de sainte Odile, de sainte Jeanne d'Arc et de toutes les autres qui composent l'interminable litanie de nos saintes nationales. L'histoire des peuples anciens, comme celle de la Grèce par exemple, est mêlée aux souvenirs d'une vaine mythologie. L'histoire de certains peuples modernes se déroule sous le signe d'Odin, le Dieu sanguinaire et barbare. L'histoire de France, elle, enregistre dans tous les fastes de son existence, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, l'intervention miraculeuse et éclatante de Dieu qui la crée ce qu'elle est, qui la sauve de la ruine, qui en fait le champion de sa cause. Nos traditions nationales composent un poème qui l'emporte en beauté, en grandeur, en vérité sur l'histoire de tous les peuples, parce que, en définitive, il est écrit de la main de Dieu ; c'est un poème divin.

Il s'ouvre sur la douce, chaste et vaillante figure de sainte Geneviève, que votre église honore comme Patronne et que vous célébrez en ce jour avec Paris et l'Ile de France. C'est elle qui préside à la naissance du royaume des Francs ; c'est elle qui le préserve du joug barbare qui eût pesé tristement sur toute notre vie nationale ; c'est elle qui la tient, cette France, sur les fonts baptismaux où notre pays reçoit son caractère indélébile de nation chrétienne. Français, si nous ne sommes pas les fils de Geneviève, comme nous sommes les fils de Clovis, de Charlemagne, de S. Louis, nous sommes du moins ses filleuls.

C'est ce grand rôle de sainte française, joué par Geneviève au début de notre histoire, que je voudrais vous rappeler. Il se décompose en deux grandes interventions successives qui ont assuré le génie propre de notre nation, fait d'idéal et de foi. Elle a sauvé Paris de l'invasion d'Attila, et c'est pourquoi ne coule pas dans nos artères le sang des Huns avec tout ce qu'il contenait d'atavisme barbare. Elle a ouvert à Clovis les portes de la cité, et c'est pourquoi nous sommes les fils du converti de Tolbiac et du baptisé de Reims. Ce sont ses deux grands titres à notre reconnaissance de Français et de chrétiens.

### I. — *Sainte Geneviève sauve Paris de l'invasion d'Attila*

Sainte Geneviève naquit à Nanterre, près de Paris, de parents chrétiens, dans la première partie du v^e^ siècle, vers l'an 422 ou 423. Nanterre, la grosse agglomération qui compte aujourd'hui plus de 35.000 âmes, n'était alors qu'une petite bourgade, qui vivait de l'élevage de ses troupeaux dans la grande plaine sur la rive gauche de la Seine. Geneviève, enfant et adolescente, garda les moutons de son père avec les compagnes de son âge.

Mais Dieu qui choisit les petits et les humbles pour accomplir ses merveilles, afin qu'éclate mieux dans l'infirmité des moyens qu'il emploie le signe de sa miraculeuse intervention, Dieu confia à cette bergère la mission de présider aux destinées de son royaume, comme il chargerait un jour une autre bergère, Jeanne de Domremy, de le sauver de la ruine. Il ne lui fit pas entendre de voix célestes comme à Jeanne d'Arc ; il lui envoya un de ses prêtres.

S. Germain, évêque d'Auxerre, en route vers l'Angleterre, avec S. Loup, évêque de Troyes, passe un jour par le bourg de Nanterre. Dans la foule qui l'entoure, sous l'inspiration de Dieu, il distingue la petite Geneviève ; il prédit à ses parents les vues de Dieu sur elle ; il lui demande de rester vierge au service du Seigneur. Quelques années plus tard, à quinze ans, Geneviève tient sa promesse : elle fait vœu entre les mains de S. Félix, onzième évêque de Paris, de garder toujours sa virginité, et comme ses parents viennent de mourir, elle se retire chez sa marraine, à Paris, où Dieu l'attend pour la mission qu'il lui destine.

C'est l'époque des grandes invasions barbares. Les hordes des Huns déferlent du Rhin sur les Gaules. On vit en pleine terreur.

C'est un de nos premiers souvenirs de nos classes d'histoire. Nous revoyons encore l'image qui représentait le terrible Attila, le Fléau de Dieu, comme on l'avait surnommé, arrêté aux portes de Troyes par l'ascendant de sainteté de l'évêque S. Loup. Nous avons dans la mémoire la menace d'Attila : « L'herbe ne pousse plus où a passé mon cheval. »

Et en effet, Trèves, Tongres, Metz, Reims, Laon, Saint-Quentin, — alors Augusta, — toutes les villes de l'Est ne sont plus que ruines et cendres.

A ces nouvelles, Paris, qui est alors la petite Lutèce, resserrée dans ses îles entre les deux bras de la Seine, s'épouvante et parle d'évacuer. Paris conquis, c'est la Gaule livrée aux Huns.

Alors Geneviève sonne autour d'elle le ralliement de tous les courages qui restent encore. Puisqu'il n'y a plus de salut dans les armes, elle prêche le recours à Dieu. Elle est l'âme de toutes les femmes de cœur en prière pour obtenir que Dieu sauve Paris.

Mais les hommes se refusent à croire à la puissance de cette faiblesse. Pour décider à les suivre hors de Paris, vers des villes plus éloignées et mieux fortifiées, les femmes qui se serrent autour de Geneviève, ils accusent la jeune vierge de magie, de sortilège, de sédition... de tous les crimes qu'on lancera plus tard contre Jeanne d'Arc, car l'histoire est un perpétuel recommencement. On va même jusqu'à décider sa mort et il ne reste plus qu'à choisir le genre de mort qu'on lui réserve : la lapider ou la noyer dans la Seine.

Heureusement intervient alors l'archidiacre du saint évêque d'Auxerre qui avait autrefois désigné Geneviève à la vénération des gens de Nanterre. Il apprend tout ce qui se trame contre l'envoyée de Dieu. Et sans hésiter, au nom du saint évêque qu'il représente et qui n'est plus, il prend devant les défaitistes la défense de Geneviève et les rallie dans la prière autour d'elle.

Quelque temps après, Paris apprenait la nouvelle de sa délivrance. Le patrice Aetius, représentant de l'empire, avait fait l'union des peuples des Gaules pour la défense du pays. A la tête d'une armée où les contingents goths et francs s'unissaient aux forces romaines, le patrice avait battu Attila aux Champs Catalauniques et contraint ses hordes à repasser le Rhin.

Paris, et avec Paris l'avenir de la nation française, avait été sauvé par la prière de Geneviève, par sa foi et par son courage. Dans une de ses grandes fresques du Panthéon, Puvis de Chavannes a immortalisé cette page d'histoire : debout sur les remparts de la cité, Geneviève dresse contre l'invasion la force de sa prière. Depuis, la France ou du moins la ville de Paris a dressé à la sainte l'ex-voto de sa reconnaissance : sur le nouveau pont Sully, à l'entrée de la cité, sur une colonne gigantesque, s'élève la statue de Geneviève, qui, de ses deux bras défenseurs abaissés sur une enfant debout entre ses genoux, garde Paris et la France des barbares, comme une mère protège son enfant.

Ce fut le premier acte de l'action de Geneviève. Sans cette intervention, la France n'eût pas été la France, et nous traînerions encore avec nous les tares indélébiles d'une origine de boue et de sang. Nous serions les fils des Huns et du Fléau de Dieu.

Pourtant ce n'était là que l'acte préliminaire de la mission de Geneviève. Paris restait exposé à de nouvelles offensives des invasions. Dieu lui destinait un chef... et Geneviève devait lui ouvrir les portes : c'était Clovis.

### II. — *Geneviève donne Paris à Clovis chrétien*

Le chef que Dieu destinait à devenir le fondateur de la monarchie française et de la nation très chrétienne était alors un jeune roi de quinze ans. Malgré son jeune âge, brave et résolu, et conseillé par les ministres de son père, il entreprit la conquête de Paris qui appartenait encore aux Romains. Seule la prise d'une place importante comme Paris assurerait aux Francs une existence durable et la domination incontestée de la Gaule.

Mais Clovis et ses hommes étaient encore païens. Geneviève, la sainte, ne pouvait se résoudre à subir et à faire subir à sa chère cité le joug de pareils maîtres. Paris résisterait donc.

Pendant ce siège, par ses prières et par son courage, Geneviève fut l'âme de la résistance. On savait maintenant dans Paris à qui on avait affaire. Ses plans et ses conseils influaient désormais, avec tout le prestige de son triomphe sur Attila.

Et comme la lutte se prolonge et que Paris est menacé de manquer de pain, cette femme de prière devient une femme d'action. Afin de pourvoir au ravitaillement des assiégés, elle part pour Troyes, d'où elle revient à la tête de onze vaisseaux chargés de vivres. Paris va pouvoir continuer sa noble résistance.

Il ne la continuera plus très longtemps. De nouvelles circonstances ont changé le cours des événements. A la suite de sa promesse sur le champ de bataille de Tolbiac, Clovis victorieux a reçu le baptême des mains de l'évêque Remi.

Désormais la ville peut ouvrir ses portes à celui qu'elle regardait jusque là comme l'ennemi. Puisque Paris subit le joug de la domination étrangère, mieux lui vaut le gouvernement du chef franc devenu chrétien que celui du préfet de Rome retourné à son paganisme. Sainte Geneviève, qui avait barré la route au Clovis d'avant Tolbiac, l'ouvrait maintenant au converti de sainte Clotilde et de S. Remi.

Il semblait que Geneviève eût pu désormais prendre sa retraite de son service civique. Depuis des années, et à des heures difficiles de son histoire, elle était la protectrice, la mère vigilante de la cité parisienne. Et elle allait atteindre l'âge de soixante-quatorze ans.

Pourtant elle comprit qu'elle ne devait pas démissionner de sa tâche. Près de ce roi, encore jeune néophyte, n'était-il pas nécessaire que se tînt une conseillère sage et discrète qui fît sentir son influence bienfaisante ? Sans doute, Clovis avait près de lui sainte Clotilde. Mais pour sainte Clotilde, chrétienne éprouvée, Paris était néanmoins un champ d'action nouveau et inconnu.

Il faut souscrire des deux mains à la parole d'Anastase sur sainte Clotilde : « Il est certain qu'elle enfanta non seulement une race de rois, mais un grand peuple à Dieu. » Pourtant l'histoire oblige à ajouter que sainte Geneviève eut sa

large part dans cette œuvre, que le pays lui est redevable de la première formation de l'âme française, qu'elle fut, ainsi que nous le disions au début, la marraine qui tint sur les fonts baptismaux la jeune nation franque et sut prendre au sérieux les responsabilités de son titre, en veillant sur l'éducation chrétienne de sa filleule.

N'est ce pas ce que semble indiquer le fait que Dieu prolonge encore, malgré son grand âge, l'existence de sainte Geneviève toute la durée du gouvernement de Clovis ? Il ne la rappellera à lui qu'après la mort du roi franc. Clovis meurt le 27 novembre 511 et Geneviève le 3 janvier 512.

Tout ce temps qu'elle reste, avec sainte Clotilde, l'inspiratrice de la politique de Clovis, elle incline l'âme du prince et son gouvernement à la piété envers Dieu et à la charité envers le prochain.

C'est ainsi qu'elle décide Clovis à élever, sur le mont qu'on appellera plus tard la montagne Ste-Geneviève, une église dédiée aux apôtres Pierre et Paul. On connaît le geste de Clovis, bien dans la note d'une époque où l'on maniait volontiers la francisque, au dire des historiens. Un jour donc, le roi aurait lancé sa francisque avec ce vœu : « Que l'église des bienheureux Apôtres se construise, pourvu qu'avec le secours du Seigneur je revienne sain et sauf de mon expédition ! » Sa prière fut exaucée. Il défit les Wisigoths à la fameuse bataille de Vouillé (507). Et il tint sa promesse.

Geneviève pénètre aussi de l'esprit de charité, qui est le véritable esprit de l'Evangile, les mœurs barbares du prince. On a beau se convertir à Dieu et bien sincèrement, on ne se dépouille pas du jour au lendemain des influences de son passé. Souvent les prisonniers durent à l'intervention de Geneviève de voir tomber leurs chaînes et d'échapper à la mort.

Elle donnait ainsi à la royauté naissante son orientation chrétienne et chevaleresque. L'influence s'en continuerait par vitesse acquise. Elle déborderait du chef sur le peuple : toute l'âme française serait tributaire de sainte Geneviève.

* *

Avec Jeanne d'Arc, sainte Geneviève partage l'honneur des insultes de Voltaire. Mais jusque dans les grossières plaisanteries du philosophe, il y a un témoignage éclatant de la ferveur du culte français voué à la Patronne de Paris. Voltaire ne va-t-il pas jusqu'à nous reprocher d'avoir fait de son pouvoir l'égal du pouvoir de Dieu ? « Vous avez su, écrit-il à un de ses correspondants, que les bons bourgeois de Paris commencent à soupçonner que ce n'est pas cette petite fille de village qui dispose des saisons et que bientôt Geneviève ne partagera plus avec Dieu le domaine suprême de la nature [1]. »

Malgré les sarcasmes de Voltaire, les Français et surtout les Parisiens gardent leur dévotion à la Patronne de leur cité.

[1] Voir la *Croix* du 6 janvier 1920.

Un des récents historiens de la sainte [1] a raconté ses souvenirs les plus lointains. Il se souvient d'avoir prié avec sa mère au tombeau de sainte Geneviève, la nuit de Noël 1870. Il y est revenu en septembre 1914. Quand on suit la neuvaine annuelle de sainte Geneviève à Paris, on se dit que son histoire est celle de beaucoup. Et l'on conclut avec lui : « Paris a toujours vu la sainte veiller aux destinées de la ville et de la patrie ; jamais guerre ne fut si rude, si meurtrière, si longue, que l'espérance et le courage ne soient descendus sur Paris et n'aient rayonné sur la France, sortis de la tombe où repose encore un peu de la sainte poussière qui fut le cœur de Geneviève, Patronne de Paris. »

Que sa protection plane toujours sur la cité et sur la France aux heures difficiles que nous vivons encore ! Qu'elle défende la patrie par son intercession, plus puissante encore au ciel que sur la terre ! Qu'elle inspire les conseils des gouvernements pour le règne de Dieu, de la justice et de la charité !

Sainte Geneviève, Patronne de Paris, priez pour nous !

---

## NOS RELIGIEUX

### XV

### VAINES TENTATIVES DE DESTRUCTION : LES MOINES ÉTERNELS

Messieurs,

Au cours des conférences dont la série s'achève ce soir, je crois vous avoir convaincus de l'inanité, de la fausseté, de la sottise, de l'ignominie parfois, des préjugés lancés et entretenus par les anticléricaux contre nos Congrégations religieuses. Toutes sont respectables et bienfaisantes, toutes travaillent à la mise en valeur du sol, à la mise en valeur des esprits et des âmes, au soulagement des misères humaines. Elles sont l'armée des volontaires du bien.

Il semblerait que les peuples devraient les bénir, leur laisser leur liberté d'action, courir à leur recherche, les supplier de venir là où elles ne sont pas établies. Il n'en est rien. « Est-il une région de l'Europe, s'écriait un jour douloureusement le grand pape Léon XIII, en est-il une seule qui n'ait vu les membres de nos Ordres religieux dépouillés, chassés, exilés, traités en ennemis ? [2] »

Il n'en est pas, en effet. Depuis un peu plus d'un siècle, la guerre leur a été déclarée partout. La politique et la sophistique sectaires ont inventé contre eux toutes sortes de crimes. « Il faut se débarrasser de tous ces frocards, disaient-elles, au nom de la nation, au nom de l'humanité, au nom de la liberté même ! » Et ceux que le passé avait bénis, furent maudits par les générations nouvelles.

[1] Pierre Gauthiez. *Le vitrail de sainte Geneviève.*
[2] Constitution apostolique sur le rétablissement de l'unité dans l'Ordre des Frères Mineurs.

En les persécutant, leurs persécuteurs et leurs bourreaux se flattaient d'en venir à bout, et fin de les décourager, de leur rendre la vie impossible, de les détruire. C'était une entreprise irréalisable, Messieurs, et je veux vous dire pourquoi.

* *

I. — Nous avons vu d'abord, par nous-mêmes, — je parle des hommes de ma génération, — l'acharnement d'un pouvoir politique sectaire contre les religieux.

Je vous le disais il n'y a qu'un instant. Il fut un temps où la société, convaincue de l'utilité sociale des Ordres religieux, loin de les persécuter, les comblait de privilèges. Elle les rendait indemnes de l'impôt du sang et de l'impôt du fisc, et, grâce à ce régime protecteur ces Ordres étaient devenus puissants, prospères, nombreux.

Notre siècle s'est alarmé de cette puissance; il a eu peur de ces hommes allant pieds nus et le dos couvert d'une casaque de méchante laine, il a persécuté ceux que le passé avait favorisés. On l'a fait en Europe à diverses époques, et ceux de mon âge ont assisté à ce spectacle indigne d'un peuple qui prétend aimer la liberté! On les a frappés d'ostracisme, ces fils dévoués de la patrie; on les a traqués, on les a chassés, on les eût flétris si c'eût été possible. Eux, ils se sont laissé faire et ils sont allés manger le pain amer de l'étranger arrosé des larmes de l'exil.

Sans remonter plus haut, en 1873, l'Allemagne du Kulturkampf, sous l'inspiration implacable d'un Bismarck, veut enchaîner l'Eglise catholique dans des liens de fer. Les Ordres religieux sont dissous et les Congrégations chassées des écoles.

Même ostracisme en Suisse.

A Rome, le gouvernement italien confisque quatre cents couvents et jusqu'aux maisons généralices des grands Ordres religieux.

En France, les sectes brûlent d'imiter ces pays de basse et violente improbité; elles aboutissent à leur fin au commencement de ce siècle.

Tout le monde sait ce qui s'est passé en 1931 dans l'Espagne catholique profondément troublée, ce qui se passe depuis quelques années et à cette heure même au Mexique où règne un sectarisme sauvage.

Qu'est-il arrivé?

Ce qui arrive toujours lorsqu'il s'agit des institutions qui puisent leur vie à une autre source que la nature. On croyait les anéantir en les dispersant; on a centuplé leurs forces. Bannis d'Allemagne, de Suisse, de Rome, de France, d'Espagne, du Mexique, ils ont fondé des monastères là où il n'y en avait pas. C'est ainsi que le vent de la tempête, qui enlève leur pollen aux fleurs, va en semer le germe sur ces plages où, sans lui, l'œil de l'homme ne les eût jamais contemplées! Disséminés sur la face de la terre par la persécution et l'exil, nos religieux maintiennent leur œuvre d'édification, de prédication et de conquête, et ils continuent à soutenir la sainte Eglise de Dieu sur leurs épaules meurtries.

Vous n'êtes pas les maîtres de l'univers, et vous n'avez pas le bras assez long pour les atteindre par delà les monts et au delà des mers. Vous ne pouvez, ô puissances impuissantes, les chasser de partout et empêcher qu'ils soient quelque part dans le vaste monde. Par un autre prodige, des jours reviennent, tôt ou tard, où les pays qui les expulsèrent sont forcés de laisser rentrer les bannis ou même de les rappeler; les portes de la patrie se rouvrent d'elles-mêmes devant eux.

Ils ont le droit de vivre; ils ont le droit — plus particulièrement dans une société démocratique — de penser tout haut, de propager leurs idées et leur foi, au moins au même titre que les semeurs d'erreurs et de discorde; ils ont le droit, tout comme les autres, de se grouper, de s'associer, d'autant mieux que leur doctrine elle-même leur interdit de combattre l'Etat, quel qu'il soit, et les oblige au respect de l'autorité, au dévouement envers leur pays et l'humanité. Si donc, sous prétexte de faire observer des lois intangibles dictées par un laïcisme qui fait de l'irréligion un dogme politique, on les expulse après les avoir spoliés, on viole le droit; et le droit, le sentiment du droit peut s'assoupir dans le cœur d'un peuple, tôt ou tard il se réveille. C'est une vérité d'expérience.

On les chassa de France à la Révolution; ils sont rentrés en France en 1848. Une révolution les avait expulsés, une révolution les ramena. En 1880, on promulgua les décrets fameux qui fermèrent leurs maisons; en 1893, ils étaient tous rentrés par la force des choses. On les chassa de nouveau au début de ce siècle; ils sont revenus pour se battre contre les ennemis du pays. On les chassera sans doute encore; ne leur dites pas un éternel adieu, Messieurs; vous les reverrez, et si ce n'est vous, ce seront vos enfants!

En Espagne, en Italie, en Allemagne, au Mexique, partout, c'est ou ce sera le même revirement, car ces retours sont une loi de l'histoire de l'Eglise : les gouvernements passent, l'Eglise reste. Cette seule pensée devrait décourager à jamais l'impiété des politiciens sectaires dans ses rêves de destruction.

II. — Une autre raison de la persistance de la vie religieuse et de l'impossibilité où sont les ennemis de la religion de l'anéantir, c'est la vitalité de la foi et de l'amour des âmes pour Jésus-Christ. Jésus a dit qu'il serait toujours haï dans sa personne et dans son Eglise, et c'est un fait : sa prophétie se réalise tous les jours depuis vingt siècles; mais il a dit aussi qu'une fois disparu, il attirerait tout à lui, et c'est encore un fait séculaire : il s'est toujours trouvé des âmes qui se sont éprises de lui et dont l'enthousiasme, l'élan, la ferveur, l'amour, en un mot, ont fait et font encore des disciples tout à lui. Dans leur conviction profonde et ardente, avec un courage que soutiennent et renouvellent chaque jour la prière et l'eucharistie, elles ont la sainte ambition de poursuivre son œuvre de civilisation et de sanctification.

Ces âmes, ce sont précisément les religieux dont nous parlons. Jamais personne n'a pu ni ne pourra éteindre la flamme qui brûle dans les cœurs, et c'est pourquoi les plus puissantes hostilités seront toujours impuissantes. Prêts à tous les sacrifices, au don de soi le plus absolu, acceptant avec joie les privations, les fatigues et la mort la plus cruelle, quand il le faut, ils laissent après eux un tel rayonnement de force morale, de grandeur héroïque, que leur sang devient une semence d'apôtres.

La preuve de ce que j'avance, c'est que des Congrégations nouvelles se fondent constamment, plusieurs au cours de chaque siècle, selon les besoins nouveaux suscités par le progrès, le service des âmes, les exigences des sociétés toujours en évolution. Peu disparaissent, beaucoup apparaissent, ce qui fait que, loin de s'appauvrir, l'institution monastique va toujours se multipliant et s'enrichissant. Congrégations nationales nées sur le sol d'un pays donné, comme nos nombreuses Congrégations françaises aujourd'hui enracinées dans tout l'univers ; Congrégations internationales comme celle qui s'est fondée récemment et qui réunit des religieux de toutes les nations de l'Europe centrale. Que voulez vous faire contre cette irrésistible poussée de l'esprit, contre ce pullulement et ce foisonnement d'Instituts sans cesse renaissants ?

Il n'y a que des gouvernements à courte vue pour se flatter du vain espoir de les anéantir. S'ils étudiaient le passé, jetaient les yeux sur le présent et réfléchissaient, ils verraient qu'ils tentent l'impossible !...

III. — On ne les détruit pas, quoi qu'on fasse, parce qu'ils sont indestructibles. Il semble qu'ils laissent dans le sol, en partant, un germe semblable au gland du chêne que la cognée a abattu. Vienne le printemps, j'entends des jours plus calmes, vous serez stupéfaits de la rapidité avec laquelle ce germe caché poussera, grandira, deviendra un grand arbre. « Les chênes et les moines sont éternels, » disait Lacordaire. On arrache un chêne ; ses rejetons poussent et pullulent là où s'étendait sa grande ombre. De même les moines.

« En Egypte, racontait jadis un publiciste peu tendre pour les moines, j'eus la bonne fortune de voyager avec un ancien collègue de Cavour. Sa femme, esprit brillant et juste, me parla longuement de la situation politique de l'Italie. Elle m'expliqua clairement pourquoi le parti clérical n'est presque pas représenté à la Chambre. « Les femmes italiennes, me disait-elle, obéissent au confesseur en fait de religion, non en politique, et puis nous n'avons plus de couvents. — C'est vrai, lui répondis-je, mais, comme en Belgique, ils reviendront plus nombreux. — Jamais ! s'écria-t-elle, n'est ce pas, mon ami ? » Son mari répondit avec un fin sourire : « Dans notre village, nous avions un gros couvent s'étalant au soleil. On l'a incaméré ; il y en a maintenant trois petits qui grandissent dans l'ombre ! [1] » Que ceux qui n'aiment pas les moines et souhaiteraient les voir disparaître de la face de la terre, tirent la conclusion...

IV. — Ainsi les Ordres religieux ont vécu, vivent et vivront, car ils font partie intégrante de l'organisme catholique. Il est essentiel que les conseils évangéliques soient pratiqués d'une manière publique et sociale par les corporations adonnées officiellement et par vœux à la pratique des plus hautes vertus qu'ils recommandent. Parce qu'ils sont de l'essence même de l'Eglise, on ne peut donc pas plus supprimer les Ordres religieux qu'on ne peut supprimer l'Eglise elle-même.

Vous êtes de pauvres psychologues, vous qui prétendez détruire les moines en les persécutant. De les perdre, vous n'avez qu'un moyen : c'est de les dépraver. Donnez-leur des richesses ; que rien ne leur manque : qu'ils mangent bien ; qu'ils boivent bien ; qu'ils dorment bien ; qu'ils soient, comme vous, des hommes de bien-être et de plaisir ; ils sont perdus ! Si vous les persécutez, vous les fortifiez et vous n'en viendrez jamais à bout ; ils sont comme les alcyons qui ne sont jamais plus vivants que lorsque leur vol traverse la tempête.

Au reste, une tentative de corruption en grand serait encore vaine ; l'Eglise est là qui veille, et elle aurait tôt fait de séparer le bon grain de l'ivraie. Cela aussi s'est vu au cours de notre histoire...

V. — Je rappelais tout à l'heure le mot fameux de Lacordaire : « Les chênes et les moines sont éternels ! » Rien n'est plus vrai ni plus profond que cette parole éloquente : malgré tout ce qu'on a fait pour les détruire, malgré les spoliations et les expulsions, malgré les défaillances du cloître à certaines époques plus sombres, malgré l'abandon des chefs qui auraient dû les soutenir, ils existent. Chassés ils reviennent ; morts, ils ressuscitent. » Un soir, dit le plus illustre des moines français, j'étais sur le lac de Genève. Un Genevois poussa du coude son voisin et dit tout haut en me regardant : « Cette race renaît des cendres ! » « Il ne savait pas, dit le narrateur, que la résurrection est le signe le plus éclatant de la divinité, et que Jésus-Christ donna cette marque à ses disciples comme la marque souveraine de la vérité de sa révélation. Et nous voilà revenus, nous moines, religieuses, Frères et Sœurs de tous noms ; nous couvrons ce sol d'où nous fûmes chassés il y a quarante ans. Ça été vainement. Rien n'a pu prévaloir contre la force de la nécessité. Nous voilà revenus comme la moisson dans un champ que la charrue a bouleversé.

« Nous voilà revenus, parce que nous sommes les premiers vaincus par la vie qui est en nous ; nous sommes innocents de notre immortalité,

[1] *La Crise de 1871 en Belgique*, par E. de Lavelaye (*Revue des Deux Mondes*, 15 janv. 1872).